L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 2 DECEMBRE 1888.

DURTECK.

Tant qu'ils ont duré, je les ai recherchés et choyés, ces vieux soldats du premier Empire, qui apparaissent si extraordinaires à l'imagination de nos descendants et dont ils nous ravivent tant le commerce. Dans mon enfance, ils n'étaient pas rares et j'en profitais avec joie.

Ainsi, aux congés de Noël, quand revenait le dîner traditionnel qu'offrait à ses vieux amis la veuve d'un magistrat qui nous avait beaucoup aimés, je ne regrettais pas d'y accompagner ma mère, tandis que mes camarades allaient rire à quelque farce du Palais-Royal; je savais que j'y rencontrerais sans faute le colonel Durteck.

Mon grand-père avait été son provisoir, dans un pauvre petit collège de province, et si rude alors était l'élève, si violent et si batailleur que son maître lui prédisait vingt fois par an la mort immanquable sur l'échafaud. Beaucoup plus de vingt fois Durteck faillit la rencontrer en meilleur poste, au milieu d'un régiment de cuirassiers où il s'enrôla dès ses dix-sept ans et où toute sa carrière se fit. C'est à quinze ans en avant du premier rang que le colonel Durteck avait entraîné ses hommes sur la grande redoute de la Moskowa et qu'il y était entré, prouesse égale aux plus grands coups d'Olivier ou de Roland. On s'exagérerait difficilement le respect religieux qui m'envahit la première fois que j'en aperçus le héros.

Celui qui avait commandé là entrait dans mes yeux comme dans la redoute, jusqu'au fond.

C'était un grand vieillard blanc, à peine voûté, dont la physionomie mobile se laissait mal saisir et dont le regard disparaissait derrière d'énormes lunettes d'or. Sa voix se composait plus que des notes suraiguës, des notes de femmes, le registre du milieu s'était brisé dans les commandements, au fracas de cent batailles. Je savais qu'il habitait seul, derrière le Panthéon, rue des Poules, un pavillon du dix-neuvième siècle que j'avais souvent remarqué, en flânant autour de mon collège, et je vois encore les giroflées qui jaunissaient au printemps les murs effrités de son petit jardin.

Il n'en bougeait guère, si ce n'est aux jours d'émeute, fréquents sous le règne de Louis-Philippe. Ces jours là, aux premiers coups du rappel battu par les tambours de la garde nationale, le colonel recevait un billet de l'amie de ma mère qui le conjurait à ne pas exposition mystérieuse. Il s'agissait de mettre en sûreté son argenterie, qu'elle voyait déjà pillée par les bonnigots. Durteck ne balançait pas; il se rendait chez la bonne dame, qui l'attendait en serrant ses lieres couverts à filets dans des boîtes *ad hoc* : il descendait à la cave où il retrouvait la pioche et la pelle cachées sous des fagots à la dernière affaire, et il recreusait patiemment la fosse habituelle. Le trésor enfoui, la place reconnaît de quelques douzaines de bouteilles, il regravait chez lui jusqu'à l'émeute suivante.

Entre temps, chaque dimanche matin, on le voyait sortir, rasé de frais, sa rosette de commandeur la moins fanée à boutonnière, un sourire aux lèvres et un bocal bien bouché sous le bras. On allait il, chargé de cet étrange *impedimentum* ?

Au Jardin des Plantes, au pavillon des reptiles ; il se faisait ouvrir la porte réservée par le gardien-chef, qui l'accueillait en ami, et la petite fête hebdomadaire commençait.

Avec les précautions voulues, le gardien entrebâillait la porte à ressort d'une cage au treillis de fer. Des pis de la couverture de laine qui recouvrait l'habitant, sortait aussitôt une tête plate et dandinant, deux yeux gourmands, tandis que la langue noire dardait sa fourche joyeuse. Avec une prudence égale, le colonel soulevait à moitié le bouchon de son bocal, où frétillaient les souris attrapées chez lui pendant la semaine, et en retirait une de la queue.

Alors, il fallait le voir s'approcher de la cage où le serpent attendait son offrande, les yeux étincelant derrière ses lunettes d'or, tandis que la souris gigottait, tête en bas, au dessus de la cage bâillante. Il la soulevait deux ou trois fois, pour porter un paroxysme la convoitise du reptile ; il la lâchait enfin, et c'était plaisir de le voir s'accroupir prestement au ras du treillis pour jouir mieux de la dernière péripétie du drame.

Sans attendre le congé de Noël, entre les murs mêmes de mon cher collège Henri IV, j'avais encore un vieux soldat à étudier.

Celui-là s'appelait Mathias. C'était le garçon qui balayait nos cours et balayait l'étude ; un géant. Il y gagnait complaisant et doux, mais d'aspect assez farouche. Une tignasse grisonnante et crépue avaient son front contusé. Le dessous, les petits yeux de loire, la mâchoire du dogue et tout le long corps tatoué de cicatrices. Mathias se vantait de porter sur son cuir des certificats de présence signés de toutes les armes de combat connues, et nous nous jamions d'aise quand il consentait à retrousser ses manches. A ouvrir son gilet et sa chemise pour nous montrer en tirant les actions de je ne sais combien de balles, les entailles des sabres, les trous des baïonnettes ou des lances, cadeaux assortis des Autrichiens, des Anglais, des Espagnols, des Prussiens ou des Russes. Il en devait même aux Bashkirs, ces sauvages qui avaient suivi les Cosaques en 1815, et rien ne l'enorgueillissait comme deux mèches profondes de leurs flèches à son cou.

Chose singulière, il refusait de s'expliquer sur une bataille qui lui traversait la joue droite. Elle était cependant assez provocante et les curieux ne manquaient pas de débiter par la question qu'elle suggérait.

—Qui as-tu attrapé celle là, du Mathias ?

Et Mathias fronçait les sourcils ; grondait en hochant la tête, mais ne répondait pas. Se l'on insistait, il se fâchait. Pour l'apaiser, il fallait lui parler de son petit-fils. Car Mathias, âgé alors de cinquante-cinq ou cinquante six ans, était depuis longtemps grand-père. Sa femme morte, il lui restait une fille veuve, blanchisseuse de son état, qui élevait brillamment un fils unique. Dieu sait les histoires qu'il avait faites. Mathias *junior* avait remporté tous les prix à l'école des frères ; actuellement boursier chez l'abbé Foilloux, à Vaugirard, il se préparait pour Saint-Cyr et y entrerait avant la fin de l'année. C'était chose sûre.

Et, de plus, comme c'était chose aisée, Mathias père ne tarissait pas sur ce qu'il appelait son révérence le jobarderie de nos parents. Ils payaient tout trop cher ! L'économie se faisait des rentes à leurs dépens !..... Ainsi, nos leçons d'équitation, on nous les comptait deux francs ; eh bien, son petit-fils les payait dix sous.

Cela nous étonnait.

—Mieux encore, reprenait Mathias, vos répétitions, qu'est-ce qu'elles vous coûtent ? Dien sait ! six, huit francs !... Mon bonhomme en prend d'un pantalon qui n'est pas moins que suppléant à Polytechnique et qui les fait payer à ma fille..... devines combien ? Juste comme les leçons du manège : dix sous.

Là-dessus, une huée s'élevait,—Oh ! Mathias, tu blagues trop, criait l'un.—Ta fille te fait voir la couleur, criait l'autre. Mais alors, comment s'expliquer l'éducation économique de Mathias cadet ? On y renonça.

Restait un mystère qui m'agaçait, moi, et dont je prétendais avoir le cœur net : la balafre de papa Mathias. Pourquoi diable refusait il d'en conter l'histoire ?

N'était-ce pas là une réserve exagérante ?

Un matin que je le tourmentais pour cela plus âprement qu'à l'ordinaire, voyant que je n'obtiendrais rien, je transigeai et je lui demandai de me dire seulement l'endroit où il avait reçu ce maître atout.

—Vous le voulez ? grommela-t-il en se dégageant, vous ne me demanderez plus rien après ?

Je lui en donnai ma parole, et aussitôt il me jeta au nez ce seul mot : La Moskowa.

—A la Moskowa ! m'écriai-je tant étonné, à la prise de la redoute ? Vous étiez du 8e cuirassiers ?

—Oui, fit-il tout sombre, j'en étais.

—Quelle chance ! reprit-je, tout content de moi, je connais votre ancien colonel !

—Durteck ? alloua donc ! il est mort à Waterloo !

—Il est vivant, vous dis-je ! j'ai dîné avec lui à Noël ; il demeure ici près, rue des Poules ! Hein ? est-ce drôle ?

—Si c'est drôle !.....

Et je vis alors un Mathias nouveau. Il avait pâli en apprenant la survivance de son chef, il était rouge à présent, rouge à faire peur ; il roulait des yeux hagards, il rugissait :

—Ah ! il est vivant, la canaille ! il est vivant !..... Ah ! oui, quelle chance !... Pour moi, pas pour lui !..... Vivant !..... il va donc me payer ça !

Et il frappait de la paume sur sa balafre. Mon étonnement était au comble. J'étais en même temps scandalisé d'entendre traiter de canaille mon héros, et cela par un soldat, par un domestique, plus de trente ans après le grief inexpliqué dont il avait couvé la rancune.

—Voyons, dis-je à Mathias qui ne cessait de répéter : la canaille ! la canaille ! voyons, taisez-vous. Je vous défends de parler ainsi de M. Durteck. Est-ce sa faute si vous avez été blessé une fois de plus ? Est-ce que vous en étiez à compter avec les coups de sabre ?

—Avec ceux des Russes, non, mon petit monsieur, répliqua-t-il, mais ce n'est pas d'un Russe, ce coup-là !

—De qui donc ?

—C'est de lui.

Et alors, toujours secoué de rage, Mathias me conta le reste. A l'attaque de la redoute, lui, maréchal-des-logis au 1er escadron, il avait chargé derrière son colonel, changeant de cheval quand le sien s'était écroulé sous lui, achariné à ne pas quitter son chef. Deux fois ramené par la mitraille, il n'avait pas bouclé pour retourner à la fournaise, sur le corps de ses camarades et de la plupart de ses officiers tués, enlevé chaque fois par la folle obstination et les cris de Durteck qui plongeait dans le feu à se faire brûler les sourcils et qui, à cela près, par miracle, en sortait chaque fois intact.

Après le troisième assaut, les escadrons réduits à rien, on tint comme, et le peu qui en restait exténué :

—Qu'en a vous ? hurla Durteck une quatrième fois, cuirassier, à vos rangs !

On s'aligna tant bien que mal.

—Attention au commandement !.....

Chargez !

—Non ! crièrent vingt voix, non ! Assez ! assez !

Et Mathias répéta comme les autres, assez !

Alors Durteck ne se connut plus.

—Tas de lâches, s'écria-t-il, vous en avez assez, vous ? Moi pas. Et j'y retourne !..... Mais vous ne perdrez rien pour attendre..... Gare de devant moi !

Et fondant sur Mathias qui se trouvait le premier à sa portée, il lui coupa la figure de sa lame. Deux ou trois autres en attrapèrent autant, mais s'en tirèrent assez pour dompter le reste. Cinq minutes après, les cuirassiers de Durteck, ramassés dans sa main comme un boulet de canon, trouaient enfin le retranchement des Russes, se ruaient au-dedans, culbutaient les pièces, sabraient les artilleurs, hachaient l'infanterie jusqu'au dernier homme et descendaient enfin de cheval pour se reposer. Ils avaient du sang jusqu'aux cuisses.

Mathias, étourdi, avangié par l'hémorragie, était resté en arrière. Le major l'envoya à l'ambulance où il prit la fièvre. Il souffrait moins de sa blessure que de l'outrage reçu. Il se répétait nuit et jour : "Mon colonel m'a appelé lâche ! il m'a souffleté devant l'escadron ; car c'était un soufflet que son estafilade !....." Et il n'en consolait pas.

Comment il supporta la retraite, comment il fut versé dans un nouveau régiment où il perdit de vue Durteck, comment il accepta le faux bruit de sa mort à Waterloo, il ne s'y arrêta pas avec moi. Durteck vivait, il le retrouvait, grâce à moi, il allait s'en venger. Et sur cet espoir, il passait de la fureur à la joie.

—Mais malheureux, lui disais-je en le secouant par la manche, vous n'y pensez pas ! Vous venger du vôtre colonel !.....

—Il ne l'est plus. Nous sommes deux bâtards. Il s'alignera.

—Un vieillard !.....

—Au pistolet, il n'y a pas d'âge.

La dessus il me quitta en agitant ses bras immenses, et déjà je courais après lui, quand le roulement du tambour me fit rentrer en classe.

J'étais consterné. Les suites de mon indiscrétion m'apparaissaient inquiétantes. Comment faire pour prévenir le choc scandaleux que l'enragé m'avait annoncé ? Je me décidai à écrire au colonel. J'en eus le temps durant une dictée d'histoire ; je lui racontai ce que je venais d'apprendre, je le supplial d'épargner un vieux fou, qui était le meilleur des hommes et des grands-parens ; j'ajoutai qu'à St Cyr où il allait entrer, son petit fils apprendrait les hautes faits du colonel Durteck, assez pour comprendre le châtiment dont il avait puni la défaillance momentanée d'un brave soldat.

Je remis ma lettre à un externe, qui se chargea de la porter tout de suite à son adresse, et j'attendis.

Le lendemain Mathias ne parut pas. Son remplaçant m'apprit qu'il était sorti pour toute la journée. Le surlendemain, ce ne fut pas encore lui qui apporta le pain du matin à l'étude. Je devins sérieusement inquiet et je me demandais déjà auprès de qui je m'informerais des événements qui n'avaient pu manquer de se produire, lorsque le garçon du censeur, chargé de la distribution des lettres, m'en apporta une au milieu de la récréation. Ecriture inconnue ! J'ouvris vite et je lus ce qui suit :

"Mon cher enfant,

"Vous ne reverrez plus le nommé Mathias, du moins jusqu'au dimanche où vous me ferez l'honneur de venir manger des huîtres chez moi. C'est lui qui vous les y servira, comme je les aime, avec une sauce aux échalotes. C'est aussi lui, j'y compte, qui m'ôtera mes lunettes pour me fermer les yeux quand j'irai revoir l'empereur, là-haut ; car nous ne nous quitterons plus. Votre gentille lettre vaut bien l'explication de notre arrangement ; la voici toute simple.

"Cet idiot est donc parti de chez vous comme un lion, mais il a eu la maladresse de passer chez sa fille et de lui dire qu'il allait brûler la moustache au colonel Durteck. Comment ne savait-il pas qu'elle était ma blanchisseuse ?..... Je savais bien, moi, qu'elle était la fille d'un de mes vieux soldats..... Cette femme a poussé les hauts cris, naturellement ; elle n'entendait pas qu'on lui détériorât son client ; mais, quand elle eut appris au furieux que le colonel Durteck s'intéressait depuis des années à leur progéniture et que c'était lui qui avançait le montant des cachets d'éducation et des répétitions de mathématiques—cinquante centimes le cachet, croyez ça et bavez de l'eau—le nommé Mathias s'est mis à bêler comme un mouton et il vous me demander grâce.

"Je l'ai embrassé sur sa balafre, ma foi, bien qu'elle soit bigrement laide, mais je lui ai connaissais d'autres qui embellissent celle-là, et je l'ai pris à mon service.

"A dimanche, n'est-ce pas, si votre excellente mère ne voit pas d'inconvénient à ce que vous déjeuniez entre deux cuirassiers, l'un debout et l'autre assis, en attendant que Dieu le couche. Je vous parlerai de votre grand-père, qui était un digne homme et nous trinquerons à sa mémoire.

"Votre vieil ami, DURTECK."

EDMOND COTTINET
(Dans le *Petit Journal* de Paris.)

La Statue de Balzac.

Balzac était celui qui s'en serait pas se le mieux : mais enfin, puisqu'on élève des statues à tout le monde, c'est bien le moins qu'on ait songé à en élever une à l'auteur de la *Comédie humaine*. Il est vrai que Balzac n'aura jamais de monument plus beau que celui qu'il se sera élevé à lui-même avec son œuvre.

Grâce à la Société des gens de lettres, qui a pris l'initiative de la souscription, nous verrons donc les traits du grand romancier reproduits par le bronze et à la portée de tous les regards. En vérité, c'était justice. Autant le public reste froid d'habitude pour les illustres inconnus qu'on propose à son admiration, autant il s'échauffera, très certainement, pour la mémoire de celui auquel on doit de si belles sensations. Qui dit Balzac, dit le *Père Goriot*, *Eugénie Grandet*, la *Femme de trente ans*, le *Lis dans la Vallée*, *Mercadet*, la *Recherche de l'absolu*, les *Contes drôlatiques*, et combien d'autres ouvrages dont la nomenclature seule tiendrait presque en entier cet article.

Quelle puissance de travail et de conception ! Mais aussi quel homme et quel tempérament ! On a parfois reproché à Balzac ce que son génie avait d'inculte. Son extérieur correspondait pleinement à cette marque. "C'était la figure d'un élément, a dit Lamartine, d'ouvrier tête-de-peuple, qui sent le cidre et sur les jones, comme une crinière que le cheval n'émondait jamais, traits obtus, lèvres épaisses, œil doux, mais de flamme : costume qui jurait avec toute élégance, habit étriqué sur un corps colossal, gilet débraillé, linge de gros chanvre, bas bleus, souliers qui creusaient les tapis, apparence d'un écolier en vacances qui a grandi pendant l'année et dont la taille fait éclater les vêtements."

Ce portrait tracé par Lamartine n'épargne pas le côté..... incultes du roman-feuilleton, il fait nettement ressortir ce que celui-ci avait extérieurement d'athlétique. Comment ne pas se représenter cette grosse tête aux cheveux épais, ces traits obtus, ces lèvres épaisses, cet œil doux, ce corps colossal !..... C'est au point que on se tenté de s'écrier : "Ah ! si j'étais sculpteur !....." Il est certain que jamais figure ne se recommanda plus directement au ciseau ; jamais personnage, dans son magistral délraillé n'offrit qu'un jet plus monumental et en quelque sorte plus vibrant. C'est ce qui explique l'ardeur avec laquelle nos meilleurs artistes ont rivalisé pour obtenir la commande de la statue. Balzac est l'homme que tout sculpteur voit, sent, devine ; un homme qui n'a rien de ce qu'ont détriqué les grands hommes modernes. Par le ton, l'allure, la physionomie, il semble vraiment d'un autre âge, et il n'est pas jusqu'au débraillé de sa tenue qui ne soit appelé à venir dans le bronze un cachet de grandeur.

***

Indépendamment de sa tenue de ville, Balzac avait un costume d'intérieur qui, selon nous, se prêtait aux conceptions artistiques. On le trouvait toujours chez lui vêtu d'une large robe de chambre de cachemire blanc, doublée de soie blanche, ceinte d'une corde de même ton, et tachée par une cordelière de soie, la tête couverte de cette calotte dantesque en velours noir, adoptée dans sa mansarde, qu'il porta toujours depuis et que sa mère seule lui faisait. Sa sœur, Mme Surville, a écrit : "Selon ses heures où il sortait, sa mise était fort négligée ou fort soignée. Il triomphait de la vulgarité que donne l'embonpoint par des manières et des gestes empreints d'une grâce et d'une distinction naïves."

Je n'ai pas besoin de parler du génie de Balzac comme écrivain, tout le monde lui a déjà rendu justice sous ce rapport, et la statue projetée est bien peu de chose auprès de l'estime universelle dont jouit l'écrivain.

Les plus beaux hommages rendus à la mémoire du grand romancier sont signés Lamartine, Victor Hugo, Taine, Sainte-Beuve, et une foule de noms illustres : "Balzac comme Shakespeare, a dit Taine, a pénétré les profondeurs de toute espèce ; ceux du monde et de la bohême, ceux du bagne et de l'espionage, ceux de la banque et de la politique. Comme Shakespeare, il a peint les monomanes de toute espèce, ceux du libertinage et de l'avarice, ceux de l'ambition et de la science, ceux de l'art, de l'amour paternel et de l'amour. Souffrez dans l'un ce que vous souffrez dans l'autre. Nous ne sommes pas ici dans la vue pratique et morale, mais dans la vie imaginaire et idéale."

Victor Hugo a porté son jugement en ces termes : "Le nom de Balzac se mêlera à la trace lumineuse que notre époque laissera dans l'avenir.....M. de Balzac était un des premiers parmi les grands. Tous ses livres forment qu'un livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller et venir, et marcher et se mouvoir, avec je ne sais quoi qui l'effaré et de terrible, mêlé au réel, toute notre civilisation contemporaine ; livre merveilleux, que le poète a intitulé *Comédie* et qu'il aurait pu intituler *Histoire*, qui prend toutes les formes, tous les styles, qui dépasse Tacite et qui va jusqu'à Suétone ; qui traverse Beaumarchais et qui va jusqu'à Rabelais ; livre qui est l'observation et qui est l'imagination, qui prodigue le vrai, l'intime, le bourbeux, le trivial, le matériel, et qui, par moments, à travers toutes les réalités brusquement-et largement déchirées, laisse tout à coup entrevoir le plus sombre et le plus tragique idéal."

Lamartine estimait, de son côté, que Balzac avait écrit à lui seul la bibliothèque de son siècle, qu'il était le Walter-Scott de la France ; non le Walter-Scott des paysans, mais celui des caractères, des passions, des incidents de la vie humaine, le Molière de la comédie lue, moins parfait, mais aussi créateur et plus fécond que le Molière de la comédie jouée.

On fit beaucoup de mots sur Balzac, de son vivant. Les mots, comme on dit, sont des idées portatives ; ils sont aussi autant de traits ajoutés à une physionomie. On disait de l'auteur de la *Comédie humaine* :—"C'est le musée Dupuytren infolio."—On bien :—"C'est Molière médecin." Et encore :—"C'est Saint-Simon peuple." On a conservé une foule de comparaisons de ce genre. Quelqu'un a dit : "Balzac est le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine."

***

Ce fort, ce puissant, ce géant avait aussi son côté naïf et en quelque sorte enfantin. C'était un fraîchet et un timide à la fois ; c'était un violent qu'on retrouvait deux comme un agneau un instant après. Différemment, il apportait dans son mode d'existence toutes sortes de manies et de singularités. On connaît généralement cette particularité touchant son alimentation. Il ne buvait que de l'eau, mangeait peu de viande ; en revanche, il consommait des fruits en quantité. Ses yeux s'allumaient de bonheur à la vue d'une pyramide de poires ou de belles pêches. Il n'en restait pas une pour aller raconter la défaite des autres. "Il était superbe, a dit Léon Gozlan, de pantagruélisme végétal, se livrant à l'âge, sa chemise ouverte, son cou-taon à fraîte à la main, riant, buvant de l'eau, tranchant dans la pulpe d'une poire de doyenné ; je voulais ajouter : et cantant ; mais Balzac causait peu ; il laissait causer, riait de loin en loin, et s'en allait à pas de loup, jusqu'à Bas-de-Cuir, ou bien il éclatait comme une bombe, si le mot lui plaisait. Il le lui fallait bien salé ; il ne l'était jamais trop....." Il se tordait de bonheur, surtout à l'explosion d'un colembour bien niais, bien stupide, inspiré par ses vins, qui étaient pourtant délicieux."

Seulement, Balzac ne souffrait guère que les jeunes se pensassent en égaux auprès des anciens. Un jour, le romancier était à table avec plusieurs écrivains de sa génération, quand un tout jeune s'avise de dire : "Nous autres, gens de lettres....."—"Vous, monsieur, vous, homme de lettres ! s'écria Balzac. Quelle prétention ! quelle folle outrecuidance ! Vous, vous osez vous mettre à nous ! Allons donc ! Oubliez-vous, monsieur, avec qui vous avez l'honneur de siéger ? Avec les maréchaux de la littérature moderne !"

Je terminerai par une apostrophe que me fournit le livre que M. Bertal a poussé à M. Anatole France, livre qui, du reste, reporte aux grandes luttes politiques et littéraires de notre siècle.

Après l'une des répétitions générales de *Tragaldabas*, raconte M. Bertal, Vacquerie et Balzac sortirent ensemble de la Porte-Saint-Martin. Le poète accompagna Balzac jusqu'à sa porte. Le premier ne pensait qu'à son œuvre, à la mise en scène, aux acteurs, au tumulte probable de la première représentation. Le second, oubliant sa *Comédie humaine*, mais s'y taillant un rôle sans le savoir, s'écriait : "Ah ! mon cher ami, quelles journées de Juin, Balzac qui, toujours inclinés sur sa tâche, ignorait le véritable état des esprits, attendait sérieusement Henri V."

—C'est prévu, disait-il, c'est forcé, c'est inévitable, le comte de Chambord sera bientôt notre roi. Et alors je suis certain d'être ambassadeur. La diplomatie me tente, et, pour un poste d'importance, je n'aurai que l'embarras du choix. Pourquoi diable ! Victor Hugo a-t-il commis la maladresse de se tourner vers la République ? Si je peux être utile à mon pays, je le serai, hélas, plus encore. Qui sait ? Premier ministre ! Ah ! c'est bien malheureux, bien malheureux ! Il a siégé à l'Assemblée constituante ; le roi n'oubliera jamais cela.

—A ce compte, fit M. Vacquerie, votre ambassade est compromise ; car, si je ne me trompe, vous avez aussi posé votre candidature à cette Assemblée.

—C'est vrai, répondit Balzac, mais je suis tranquille.

—Ah !

—Oui, moi je n'ai pas été élu.

Tout Balzac, pris comme homme politique, est là.

X.

(Dans la *Liberté*.)

Un homme qui va faire fortune, c'est l'original qui vient s'inventer une machine à fabriquer des ballons.

Voici du cirdier non-pareil, une oie, un dindon, un butor, etc., etc., etc.

Deux minutes après, l'oiseau est plumé et un superbe balai sort triomphant à l'autre extrémité de la mécanique.

On obtient le même bon résultat en mettant la mécanique en contact avec un cochon ou un satrapier pour les balais de crin.

Quand aux balais de bouleau ou de cèdre la machine portée dans un bois se charge de les ébaucher, de botteler, de ficeler instantanément les balais prêts à être emmanchés.

La "payso" qui n'a pas oublié l'anniversaire de son cher "pays," lui apporte à la caserne une superbe paire de chaussettes blanches.

Alors le brave troupier, ému jusqu'aux larmes :

—Ah ! ma chère amie, je les porterai toute ma vie.

Une jeune fille, piquée de la façon dont de R..... refusait de l'épouser, lui dit :

—Vous êtes le plus sot homme de France !

—Vous voyez bien le contraire, répondit de R.....

On ait que Guillaume II a rompu très brusquement l'entretien qu'il avait avec le pape ; on s'est beaucoup étonné à Rome de ce départ subit ; les politiciens l'ont bien vite commenté.

Enfin la lumière s'est faite ; avant de se rendre au Vatican, l'empereur avait déjeuné à la légation de Prusse. Il avait trouvé trop excellents les fruits du dessert.

A la Cannebière :

Deux amis parlent coupe d'épée, cravate et combats.

—Moi, fait l'un, j'ai pour principe de ne jamais frapper mon ennemi par derrière.

—C'est juste, ajoute l'autre, il n'aurait qu'à se retourner !

Rien n'égalait le sang-froid de Custine, le vainqueur de Mayence en 1792.

Dans un combat, on de ses aides-de-camp, Haraguay-d'Hilliers, lui lisait une dépêche pendant que ses soldats se battaient.

Une balle siffle et perce entre les doigts de l'aide-de-camp la lettre déployée. Haraguay-d'Hilliers s'arrête et l'observe.

—Continuez, lui dit Custine ; c'est tout au plus un mot que la balle aura emporté.

Dans un bureau de tabac du faubourg du Temple.

Un monsieur essaie en vain de coller un timbre-poste qu'il vient d'acheter.

—C'est étonnant, fait la buraliste, voilà vingt fois au moins, depuis ce matin, qu'on me le rend !

Entre professeurs :

—Quel homme méthodique et compassé que X.....! Pas un mot, pas un mouvement de trop. Quand il marche, il compte ses pas ; quand il parle, il ponctue ses phrases.

—Et il les ponctue avec un accent grave !

Pourquoi

Les Pilules d'Ayer sont-elles si renommées ? C'est que, toujours dignes de confiance, comme médecine cathartique, elles ne laissent jamais de suites mauvaises. Elles sont purement végétales et entièrement exemptes de calomel ou de toute autre drogue dangereuse ; et que le malade soit jeune ou vieux, elles peuvent être administrées hardiment.

Dans les États de l'Ouest et du Sud, où les désordres du foie sont si fréquents, les Pilules d'Ayer ont donné la preuve d'un inestimable bienfait. D. W. Baine, New-Berne, N. C., écrit : "J'ai souffert longtemps avec des maux d'estomac et du foie. J'essayai différents remèdes, mais n'en reçus aucun allégement jusqu'à ce que je commençasse à prendre des Pilules d'Ayer. Ces pilules me soulagèrent pour le-champ. Je les pris pendant quelques mois et ma santé est complètement revenue."

Dans toute la Nouvelle Angleterre, après les maladies pulmonaires, les maladies de l'Estomac et des Intestins sont celles qui prévalent le plus.

La Dyspepsie

Et la Constipation sont presque universelles. M. Gallacher, chimiste-expert, de Roxbury, Mass., qui a longtemps souffert de la Dyspepsie, écrit :

"Un de mes amis me persuada d'essayer des Pilules d'Ayer, et après en avoir pris une boîte, sans beaucoup de profit, j'étais disposé à ne plus en faire usage ; quand il m'engagea à persévérer à les prendre, et avant d'avoir fini la seconde boîte, je commençai à ressentir un soulagement. Je continuai à les prendre par intervalles, jusqu'à ce que j'eus fait usage de onze boîtes. Qu'il suffise de dire, que je suis maintenant bien portant et reconnaissant à votre chimie, qui dépasse la science."

La tête et l'estomac sont toujours en sympathie ; de là la cause de la plupart de ces maux de tête douloureux, auxquels tant de personnes, spécialement les femmes, sont sujettes. Mme. Harriet A. Marble, de Poughkeepsie, N. Y., écrit que pendant des années elle était martyre du mal de tête, et jamais n'avait rien trouvé qui lui donnât plus qu'un soulagement temporaire, jusqu'à ce qu'elle commençât à prendre des Pilules d'Ayer, et que depuis lors, elle jouit d'une santé parfaite.

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

Nouvelles Scientifiques.

CHEMIN DE FER CONSTRUIT SUR DES ARBRES—En Amérique, naturellement. Une route est coupée par un profond ravin, à Sonoma County, Californie. Des arbres ont été sciés à niveau égal et sur ces troncs sont placés des rails qui laissent passer de lourds wagons.

IMITATION D'ÉBÈNE.— Imprégner un bois à grain fin et dur avec une solution de 1 0/0 de sulfate de cuivre. Quand le bois est sec, passer à en surface un liquide composé de poids égaux de chlorure d'aseline et d'alcool. (Sciences pratique.)

MOYEN D'ENLEVER L'ODEUR DE L'IODOFORME. — On connaît l'emploi fréquent de l'iodoforme en chirurgie. Pour se débarrasser de l'odeur désagréable de ce produit, le mieux est de se servir de l'eau de Lubin.

BRUYÈRES DE L'OUEST.—1. *Brûlure par les acides* : Laver immédiatement à grande eau. Mettre tout le temps des compresses souvent trempées dans de l'eau de Vichy aussi froide que possible ;

2. *Brûlure par la potasse* : Grands lavages d'abord à l'eau ordinaire, ensuite avec la solution suivante : Eau distillée 400 grammes ; acide phénique, 2 grammes. Laisser une compresse à demeure l'œil ;

3. *Brûlure par la chaux*, particulièrement grave : Lavages avec de l'eau sucrée, compresses trempées dans l'eau sucrée ;

4. *Brûlure par métaux en fusion* : En attendant l'arrivée du médecin, appliquer sur l'œil des compresses imbibées avec solution boriquée glacée à 3 gr. 100.

PRODUCTION DE LA SOIE.—En 1887 la production de la soie dans le monde s'élevait à 11,710,000 kilog. L'Europe occidentale en a fourni chiffre pour 4,550,000 kilog. (800,000 France et Espagne.)

NETTOYAGE DES OBJETS NICKELÉS.— Graisser la surface ternie, quelques jours après frotter les taches avec un linge imbibé d'ammoniaque. Laver à grande eau et essuyer. Si les taches persistaient, les toucher légèrement avec une solution d'acide chlorhydrique 2/3 eau et 1/3 acide, essuyer, laver avec de l'eau, essuyer de nouveau et passer au tripoli.

PETITE HISTOIRE.—SEL GACIOIS.— Dans ce moment où la France est encore toute agitée et que l'Allemagne fait mine, par les agaceries puériles et naïves de son petit empereur, de tout démolir, il est bon de rappeler une petite histoire qui date de 1870, qui fait voir le sel gaulois même au plus fort des plus grandes catastrophes que la France a traversées.

C'est à Compiègne que le joyeux Bismark rencontra M. Thiers pour y traiter des conditions que la France devait subir si elle voulait voir son territoire absolument purgé de Prussiens.

L'était dans un dîner que la chose devait se conclure.

Donc M. Thiers fit monter sa cuisinière dans son cabinet et lui dit :

—Marianne (à moins que ce ne soit Gavotte ou Perpétue) je vais prochainement faire asseoir le comte de Bismark à ma table..... c'est un dîner important ; le dîner de..... l'évacuation..... soumettez-moi la carte des mets de demain.

Le lendemain Marianne présentait le menu suivant à M. le Président Thiers :

Bouillon aux herbes,
Veau à l'oseille,
Salade à l'huile,
Compote de pruneaux !

Un homme qui va faire fortune, c'est l'original qui vient s'inventer une machine à fabriquer des ballons.

Voici du cirdier non-pareil, une oie, un dindon, un butor, etc., etc., etc.

Deux minutes après, l'oiseau est plumé et un superbe balai sort triomphant à l'autre extrémité de la mécanique.

On obtient le même bon résultat en mettant la mécanique en contact avec un cochon ou un satrapier pour les balais de crin.

Quand aux balais de bouleau ou de cèdre la machine portée dans un bois se charge de les ébaucher, de botteler, de ficeler instantanément les balais prêts à être emmanchés.

La "payso" qui n'a pas oublié l'anniversaire de son cher "pays," lui apporte à la caserne une superbe paire de chaussettes blanches.

Alors le brave troupier, ému jusqu'aux larmes :

—Ah ! ma chère amie, je les porterai toute ma vie.

Une jeune fille, piquée de la façon dont de R..... refusait de l'épouser, lui dit :

—Vous êtes le plus sot homme de France !

—Vous voyez bien le contraire, répondit de R.....

On ait que Guillaume II a rompu très brusquement l'entretien qu'il avait avec le pape ; on s'est beaucoup étonné à Rome de ce départ subit ; les politiciens l'ont bien vite commenté.

Enfin la lumière s'est faite ; avant de se rendre au Vatican, l'empereur avait déjeuné à la légation de Prusse. Il avait trouvé trop excellents les fruits du dessert.

A la Cannebière :

Deux amis parlent coupe d'épée, cravate et combats.

—Moi, fait l'un, j'ai pour principe de ne jamais frapper mon ennemi par derrière.

—C'est juste, ajoute l'autre, il n'aurait qu'à se retourner !

Rien n'égalait le sang-froid de Custine, le vainqueur de Mayence en 1792.

Dans un combat, on de ses aides-de-camp, Haraguay-d'Hilliers, lui lisait une dépêche pendant que ses soldats se battaient.

Une balle siffle et perce entre les doigts de l'aide-de-camp la lettre déployée. Haraguay-d'Hilliers s'arrête et l'observe.

—Continuez, lui dit Custine ; c'est tout au plus un mot que la balle aura emporté.

Dans un bureau de tabac du faubourg du Temple.

Un monsieur essaie en vain de coller un timbre-poste qu'il vient d'acheter.

—C'est étonnant, fait la buraliste, voilà vingt fois au moins, depuis ce matin, qu'on me le rend !

Entre professeurs :

—Quel homme méthodique et compassé que X.....! Pas un mot, pas un mouvement de trop. Quand il marche, il compte ses pas ; quand il parle, il ponctue ses phrases.

—Et il les ponctue avec un accent grave !

Entre jeunes filles.

—Tiens, Geneviève, j'ai rêvé de toi cette nuit !

Geneviève rivement :

—Vraiment ! Quelle robe avais-je ?

Tout Balzac, pris comme homme politique, est là.

X.

(Dans la *Liberté*.)

Un homme qui va faire fortune, c'est l'original qui vient s'inventer une machine à fabriquer des ballons.

Voici du cirdier non-pareil, une oie, un dindon, un butor, etc., etc., etc.

Deux minutes après, l'oiseau est plumé et un superbe balai sort triomphant à l'autre extrémité de la mécanique.

On obtient le même bon résultat en mettant la mécanique en contact avec un cochon ou un satrapier pour les balais de crin.

Quand aux balais de bouleau ou de cèdre la machine portée dans un bois se charge de les ébaucher, de botteler, de ficeler instantanément les balais prêts à être emmanchés.

La "payso" qui n'a pas oublié l'anniversaire de son cher "pays," lui apporte à la caserne une superbe paire de chaussettes blanches.

Alors le brave troupier, ému jusqu'aux larmes :

—Ah ! ma chère amie, je les porterai toute ma vie.

Une jeune fille, piquée de la façon dont de R..... refusait de l'épouser, lui dit :

—Vous êtes le plus sot homme de France !

—Vous voyez bien le contraire, répondit de R.....

On ait que Guillaume II a rompu très brusquement l'entretien qu'il avait avec le pape ; on s'est beaucoup étonné à Rome de ce départ subit ; les politiciens l'ont bien vite commenté.

Enfin la lumière s'est faite ; avant de se rendre au Vatican, l'empereur avait déjeuné à la légation de Prusse. Il avait trouvé trop excellents les fruits du dessert.

A la Cannebière :

Deux amis parlent coupe d'épée, cravate et combats.

—Moi, fait l'un, j'ai pour principe de ne jamais frapper mon ennemi par derrière.

—C'est juste, ajoute l'autre, il n'